



QU'EST-CE
QU'ON
PAYE
EN
PSYCHANALYSE ?

Les Billets sont des textes rédigés par les membres de la commission scientifique des journées.

Billet n°9 – Billet

Dernier billet avant nos Journées Nationales : « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? »

Depuis un an, nombre de publications et exposés nous y ont préparés. Ils nous ont rappelé qu'entrer dans le discours analytique et le soutenir a un prix, qui se matérialise dans la circulation entre ses deux protagonistes de quelque chose d'aussi énigmatique que l'argent.

Parmi toutes les voies que ces contributions explorent, un thème semble partagé : on paye en analyse par un renoncement à la jouissance, pour une satisfaction nouvelle.

Mais que veut dire renoncer à la jouissance ? Ce renoncement n'est-il pas de toujours, imposé qu'il est au sujet par la structure du langage ? Quant à la jouissance, nous savons qu'elle n'est pas une.

N'y aurait-il pas dans cet appel au renoncement, voire à une plus modeste déflation, un retour subreptice du Catho-Caché ? Dans la formule liturgique du baptême, ne renonce-t-on pas aux « séductions du monde », nos gadgets peut-être ; au « péché », notre narcissisme peut-être ; « à Satan, à toute sa pompe et à toutes ses œuvres », notre soif de pouvoir peut-être ?

L'analysant, pour y revenir, dirait-il adieu à la jouissance, remise dans une cassette dont la clé serait confiée aux collègues de l'École ? L'intronisation comme AE après la longue et difficile desubjectivation analysante, consacrerait-elle une désêtrification en puissance, dûment enregistrée par l'Autorité, elle-même démocratiquement élue parmi les pairs ?

Trêve de plaisanterie, nous savons que la jouissance à laquelle il faut renoncer n'est que promesse, une transfiguration que nous projetons à l'horizon de l'histoire que nous nous racontons, un mirage donc. D'ailleurs, cette histoire connaît bien des accrocs, la promesse manque toujours à s'accomplir, mais la direction reste tracée par le fantasme qui en donne le cadre.

Alors, pourquoi vouloir s'en défaire si l'entretenir dans le jeu mondain ne s'avère pas trop pesant ? Et si ça le devient, ne faut-il pas faire un effort supplémentaire ? En dernier ressort, pourquoi ne pas essayer une psychanalyse, même si on sait que ça va coûter une blinde, terme qui nous vient de l'anglais via le jeu de poker, quand on mise à l'aveugle ; ou coûter un rein, expression, après enquête, en cours de récréation actuellement.

Jusqu'à ce que... Oui, disons-le enfin, rien de cette histoire ne tient le coup, sinon son usage de masque, grimace d'un rapport sexuel postulé, des parents d'abord. Tout ça pour ça ? Tout cet argent investi ? Ou plutôt pas investi, au sens de mon banquier ; même foutu par la fenêtre, au sens commun... Sauf que ça valait la peine. Comme pour ce sujet qui, sur le divan, avait instruit dans le détail le procès des circonstances où il avait souffert de ne pas compter. Il se donnait pourtant beaucoup de mal pour y parvenir, de façon originale nécessairement, et avec un certain succès toujours plus ou moins avorté, pour son incompréhensible malheur. Ce créateur, écrasé par la routine de ses obligations comptables, s'exclame : « J'ai horreur de compter ! ». La sidération qui s'en est suivie lui a fait reconsidérer sa place dans l'économie de son désir comme de sa jouissance.

Mais est-il seulement possible à quiconque de ne pas avoir horreur de compter ? En rêver, le fantasmer, autant qu'on veut ! Mais pour de vrai, sans retour en arrière possible, qui voudrait de ça ?

Et pour les meilleures raisons du monde : si pour compter il faut passer sur une balance, on sait que ça ne pèsera pas lourd... ou pire.

Et même, serait-on poussé à la dire, cette horreur, qui pourrait l'entendre sans se proposer aussitôt à en boucher le gouffre ? Peut-être le psychanalyste encore ? Grâce à son indifférence tant de fois vérifiée, on pourra même s'y faire, et supporter de compter, tout en sachant que nous restons sans pouvoir sur l'Une-bévue.

Avoir eu un aperçu sur son horreur permet de donner « sépulture décente », expression de Lacan à propos de l'œuvre de Freud, aux fantômes de son histoire, les laisser enfin tranquilles sans vouloir arranger les choses rétrospectivement, élever ses parents disait Freud. Reste à faire avec. S'entêter à corriger la faute mène à toutes fureurs individuelles et collectives.

Renoncer à une jouissance perdue, dont la supposition était nécessaire un temps, facilite grandement la vie : on y joue moins en défense, ce qui dispense de devoir se défilier et laisse le loisir d'ajuster le tir : « solde cynique » disait Lacan.

Pour autant l'inconscient ne vaut pas justification : « Tu le savais ! » L'exclamation pourrait prolonger le *Silicet* de Lacan en : « Tu peux savoir...que tu savais. » Et s'y ajoute du coup : « Après cela, il te sera difficile de t'abriter d'un Je ne savais pas. » Et s'il est un lieu où il est formellement interdit de l'oublier, c'est à la place du psychanalyste. Ça mérite d'être payé, parce que franchement...

Marc Strauss